

LE TRIBALISME EN GUINÉE ÉQUATORIALE: LES TROIS VISAGES D'UN PHÉNOMÈNE ÉVOLUTIF

PALE Miré Germain
 Maître-Assistant
 Enseignant-Chercheur
 Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)
 Département d'Espagnol
palemire@yahoo.fr

DJIEOULOU Appolos
 Docteur ès-lettres
 Etudes Hispaniques
nuevopolos@yahoo.fr

Abstract

According to them, European settlers wanted to bring knowledge to raise the African to the human scale. This action has not managed to fundamentally change the attitudes of Equatorial Guineans. Better still, colonization has disrupted and disoriented their political-social organization, creating another form of malicious tribalism in today's modern and democratic societies. In Equatorial Guinea, it is difficult to differentiate between state and family management. This article aims to show that the ethnic and tribal management in the country of Obaing results from a traditional tribalism made virulent by the action of colonization.

Key words: Equatorial Guinea, Pre-Colonial Tribalism, Colonization, Independence, Virulent Tribalism

Résumé

Les colons européens visaient, selon eux, à apporter la connaissance afin d'élever à l'échelle humaine, l'Africain. Cette action n'est pas parvenue à changer fondamentalement la mentalité des Équato-guinéens. Mieux, la colonisation a déréglé et désorienté leur organisation politico-sociale, créant une autre forme de tribalisme malveillant dans les sociétés actuelles dites modernes et démocratiques. En Guinée Équatoriale, il est difficile de faire la différence entre la gestion de l'État et celle du bien familial. Cet article vise à montrer que la gestion ethnico-tribale dans le pays d'Obiang résulte d'un tribalisme traditionnel rendu virulent par l'action de la colonisation.

Mots-Clés: Guinée Équatoriale, Tribalisme Précolonial, Colonisation, Indépendance, Tribalisme Virulent

Resumen

Los colonos europeos enfocaron, según dicen, la humanización del africano. Esta acción no llegó a cambiar en profundidad la mentalidad de los ecuatoguineanos. Aún mejor la colonización ha trastornado y desorientado su organización político-social, creando otra forma de tribalismo malévolos en las sociedades consideradas como modernas y democráticas. En Guinea Ecuatorial, es difícil diferenciar la gestión del Estado y la de una hacienda familiar. Este artículo quiere indicar que la gestión étnico-tribal en el país de Obiang es el resultado de un tribalismo tradicional hecho virulento por la acción de la colonización.

Palabras clave: Guinea Ecuatorial, Tribalismo Pre Colonial, Colonización, Independencia, Tribalismo Virulento

Introduction

Avant la colonisation, les peuples africains étaient organisés en communautés tribales. Chacune orientait son devenir conformément à ses croyances et à sa conception du monde et du développement. Avec la colonisation, les Occidentaux imposent à ces groupes de nouvelles structures politiques nationales en dépit des structures politiques tribales que ceux-ci avaient déjà. Cette situation oblige les Africains à passer des sociétés traditionnelles tribales aux sociétés nationales dites modernes. En clair, il s'agit de passer du tribalisme au nationalisme ou simplement de la tribu à la nation. La Guinée Équatoriale, à l'instar de la grande majorité des pays africains, n'a pas échappé à cette situation.

Plus de cinq décennies après son indépendance, la construction de la nation équato-guinéenne tâtonne. Pourquoi les autorités équato-guinéennes ne parviennent-elles toujours pas à taire les particularismes ethnico-tribaux au profit d'une nation équato-guinéenne ? Pourquoi le tribalisme persiste-t-il encore en Guinée Équatoriale, malgré le transfert des modes d'organisation occidentale ? L'objectif de cette contribution est de faire comprendre l'évolution et la persistance du tribalisme malgré les efforts, des colons dans un premier temps, puis ceux des États-nations dans un second temps, de parvenir à la construction d'une nation uniforme. Cette réflexion part de l'hypothèse de la conscience tribale comme phénomène social naturel, commune à tous les Équato-guinéens. Elle prend en compte l'histoire de la Guinée Équatoriale en lien avec la colonisation et la période postindépendance.

Cet article est structuré en trois parties, à savoir le tribalisme sous sa forme traditionnelle en Afrique, le dérèglement du tribalisme sous la colonisation et la forme reconstituée du tribalisme après l'indépendance.

1. Le tribalisme sous sa forme traditionnelle en Afrique

Il est erroné d'entendre parfois dans les milieux intellectuels et chez certains eurocentriques et europhiles que l'histoire de l'Afrique débute avec la colonisation. L'histoire de l'Afrique est bien antérieure à la colonisation qui ne débute effectivement qu'au XIX^e siècle. Avant cette ère, les peuples africains menaient leur vie, suivant chacun, sa propre voie de développement. Il faut entendre par développement toutes les initiatives qui placent l'Homme au centre de toute activité faisant de lui le début et la fin de toute entreprise et visant à lui assurer un bien-être, quelles que soient les circonstances.

Cette politique de développement qui fait de l'homme le centre de toute activité humaine est presque commune à tous les peuples de l'Afrique précoloniale. La vision humaniste du monde a bien prospéré avant la colonisation. L'ensemble des sociétés africaines avaient un système d'organisation politique et sociale basé sur la tribu. Elle peut être définie comme un groupe social naturel, vivant sur un territoire, ayant en commun un ancêtre, l'histoire, la langue et certaines valeurs morales religieuses philosophiques et bien d'autres croyances.

S. Stephen, cité par P. R. Minkala (2009) conçoit la tribu comme «une parenté élargie, réelle ou imaginaire, le rattachement revendiqué par un groupe à un ancêtre connu ou fictif» (p. 3). Le tribalisme est donc la conscience collective qu'ont les individus appartenant à une même tribu. Il est encore la prise de conscience de la nécessité d'œuvrer en synergie à l'intérieur du même groupe social en vue de sa préservation, de la protection et de la défense des valeurs caractéristiques du groupe. Partant de cette conception, le tribalisme n'est pas une spécificité africaine, il est plutôt la philosophie de toutes les sociétés humaines. L'Afrique s'inscrivait déjà dans cette logique. Rien de son organisation n'était contre elle-même, car aucune société humaine ne peut œuvrer à sa propre destruction.

Sur le continent africain, il existe une mosaïque de peuples, de cultures et de civilisations. Quelle que soit la société, le tribalisme reste le mode de vie et l'attachement aux valeurs tribales, un principe de vie. Ainsi

l'exaltation, la défense et la préservation des valeurs culturelles sont-elles inculquées à chacun par le biais de l'éducation ; quoique qualifiée de traditionnelle par l'homme blanc. Chaque individu qui naît au milieu des siens est enseigné et éduqué conformément aux normes qui régissent sa tribu. Cette politique a contribué à la stabilisation de chaque tribu. À ce sujet A. Koné (1976) écrit:

Ah! Avant l'arrivée des blancs le pays était certes divisé en de nombreuses tribus. Mais ces tribus étaient très bien structurées et fort bien organisées selon leur vision du monde. Les lois n'étaient pas écrites sur du papier, mais chacun connaissait son droit, l'étendue et les limites de son droit. (p. 72)

Certes, les sociétés précoloniales n'étaient pas paradisiaques. Cependant, le respect des valeurs traditionnelles a minimisé au maximum certains comportements déviationnistes. Dans ces sociétés, il n'y avait pas de système juridique normatif mais un système social humaniste de coopération et de communautariste.

L'individu qui grandit dans sa communauté n'intériorise que les valeurs caractéristiques de son appartenance tribale. Au cours de ce processus, l'assimilation se fait sans un système d'apprentissage particulier. L'enfant ne mime que ce qu'il voit faire par ses ascendants et tous ceux de son environnement social immédiat. Chaque individu œuvre à la préservation et à la pérennisation des valeurs du groupe. L'affirmation de soi en tant que membre d'une communauté, réside dans l'intégration effective à sa communauté à travers de nombreuses bonnes actions, parmi lesquelles la contribution au bien-être de tous les membres.

Chez les Bubi par exemple, le système d'organisation mis en place fait que le développement individuel ne passe nécessairement que par le respect et la considération de l'autre comme son alter ego. Ainsi les relations interhumaines ne sont régies que par les normes ancestrales. Normes dont la maîtrise et le respect justifient l'appartenance à telle ou telle tribu.

Partant de cette réalité, le non-respect d'une des valeurs tribales par un individu est considéré comme une trahison de la conscience collective tribale qui l'expose évidemment au châtiment aussi bien des vivants que des morts. Il convient de préciser que, quand bien même cette conception tend à disparaître de nos jours, la société traditionnelle est conçue comme étant composée des vivants et des morts. Ces deux entités sont en relation dans laquelle les morts jouent parfois le rôle de protecteurs, chargés de veiller sur les vivants. C'est ce qu'illustre Birago Diop (cité par Amadou Koné 2006) en ces termes «Ceux qui sont morts ne sont jamais partis [...] les morts ne sont pas morts» (p. 7).

À partir de ce moment, la protection et le bonheur du groupe tribal dépendent de l'attitude individuelle et collective vis-à-vis des normes sociétales. Pour ne pas mettre à mal les normes de la communauté, chacun veille à respecter scrupuleusement les valeurs tribales. Quoiqu'il en soit, l'individu n'est tenu et déterminé que par son environnement immédiat qui l'oblige à n'assimiler et à ne vivre que le mode de penser et d'exister de son groupe social. Il ne raisonne, pense, mange, s'habille, se divertit que selon les normes de son propre groupe. La stabilité de la tribu réside dans la prise de conscience tribale de chaque membre. C'est ce qu'illustre A. E. Asangono (1994), quand il écrit: «Lo que avala la subsistencia de la tribu es justamente la conciencia, la toma de conciencia que todos y cada uno de los miembros de la tribu tiene en relación con ésta: una conciencia que influye decisivamente sobre toda la trama de las relaciones interhumanas del conjunto de toda la sociedad»¹ (p. 29).

¹ Ce qui garantit la subsistance de la tribu c'est justement la conscience, la prise de conscience qu'ont tous et chacun des membres de la tribu en lien avec celle-ci : une conscience qui influe de façon décisive sur toute la trame des relations interhumaines de l'ensemble de toute la société. Notre traduction.

Cette façon de vivre crée une symbiose entre l'individu et sa société et l'adéquation entre les faits de l'individu et les normes de sa communauté tribale. Il se produit alors un processus de dépersonnalisation de l'individu, doublée de sa *tribalisation* débouchant inévitablement sur une fierté tribale.

Le tribalisme est de ce fait l'expression et l'exaltation de la conscience tribale, à l'origine de l'estimation ou parfois l'auto-surestimation de l'individu. C'est parfois l'orgueil tribal, poussé à l'excès qui amène certaines tribus à vouloir imposer aux autres leurs valeurs, considérées comme meilleures. La volonté d'assujettissement de l'autre conduit à la préparation de sa propre défense. Car chaque peuple se rend orgueilleux de sa culture et de ses valeurs culturelles. Le tribalisme devient de ce fait, un mouvement offensif et défensif vis-à-vis des autres tribus. En clair, toute volonté d'assujettissement ou d'assimilation de l'autre crée inévitablement des conflits intertribaux.

Si le tribalisme a conduit à la volonté d'hégémonie par l'annexion ou la conquête d'autres peuples, créant ainsi un climat délétère, il a été aussi source de stabilité à l'intérieur de chaque groupe tribal. L'un des éléments essentiels ayant consolidé la stabilité à l'intérieur des groupes tribaux est l'organisation politique sociale. En effet, la quasi-totalité des peuples précoloniaux avaient en commun une organisation à trois niveaux : la tribu, le clan et la famille.

Cette hiérarchisation a permis de contrôler, de canaliser et de guider les membres, quelle que soit la taille numérique de chaque communauté tribale, dans la stricte mesure des normes internes. Quels que soient l'extension et le poids numérique d'une communauté, ou la période et ou encore le type d'organisation de cette communauté, la famille reste la seule cellule sociale importante. Avant que sa définition ne devienne un exercice complexe avec la colonisation, «la famille désigne le groupement de ceux qui sont liés par une parenté biologique» J. Binet (1983, p. 1).

À partir de la colonisation, l'Africain découvre une nouvelle approche de la famille (du type occidental) qui ne se limite qu'aux enfants et à leurs géniteurs. Par contre dans les sociétés africaines, tous les membres d'un village peuvent être issus d'une seule famille. Au-delà du lien consanguin et de l'espace territorial occupé, la famille est un milieu où est développé l'esprit de groupe. Cette philosophie a rapidement développé un communautarisme dans lequel tous les membres de la famille travaillent, soit individuellement ou collectivement pour l'épanouissement et la sécurité de tous.

Dans la communauté, l'éducation de chaque enfant se fait sur la base des valeurs du travail, du partage, de l'obéissance et de la cohésion sociale. Partant de cet état de fait, tout enfant d'un foyer est celui de toutes les autres familles. En tant que tel, l'enfant pourra recevoir de chaque membre de la famille, protection mais aussi éducation. Avec à sa tête un chef, chargé de son bon fonctionnement, la famille ne se soustrait pas du collectif. Car l'éducation et la socialisation de l'individu se font sur la base des valeurs et des normes de la communauté (tribu). Cette philosophie tribale, pendant qu'elle rapproche étroitement les membres de la même communauté tribale, elle les éloigne par la même occasion des autres tribus, considérées parfois comme inférieures. Ce sentiment tribal donne naissance à des velléités hégémoniques entre certaines tribus. Ce sentiment est souvent à l'origine des guerres de conquêtes qu'ont connues certains peuples africains pendant la période précoloniale.

Pendant que ces conflits émaillaient le continent noir, ils lançaient par la même occasion les bases d'un continent africain uni, paisible et harmonieux. En effet, conscients des effets destructeurs et dévastateurs des guerres, certains peuples signaient des pactes de sang et des alliances de non-agression ou de non-complicité d'agression (Cf. H. L. Zoro, 2015, p. 2).

Ces diverses alliances sont connues sous le nom d'alliances interethniques. Elles proviennent d'une part de la volonté des peuples de cohabiter pacifiquement, dans une harmonie socioculturelle, et d'autre part de la prise de conscience de la nécessité de vivre ensemble, malgré les différences socioculturelles. Ces alliances constituent la manifestation extérieure des valeurs intrinsèques propres à chaque africain : ce sont la paix, l'harmonie, la solidarité, le vivre ensemble, le communautarisme, la tolérance et l'humanisme.

Dans ce contexte, il faut comprendre que les alliances interethniques n'instaurent pas systématiquement la paix, car fondamentalement, la paix se construit à travers un processus qui peut être souvent lent. Mais en tout état de cause, l'essentiel est de la vouloir et de poser les bases de sa réussite. C'est dans cette dynamique que se trouvent les sociétés traditionnelles africaines en général et la Guinée Équatoriale lorsque les Occidentaux abordent les côtes du continent africain. Cette nouvelle ère qui s'ouvre sur le continent, transportant avec elle ses réalités et ses contraintes, freine inévitablement cette dynamique sociopolitique et culturelle dans laquelle s'engageaient progressivement ces peuples épris de paix.

2. Le dérèglement du tribalisme ancien

Le premier contact des Équato-Guinéens avec les Européens a eu lieu au XVe siècle. C'est précisément sur l'île de Bioko que débarquent les premiers navigateurs portugais en 1471. Il convient de préciser qu'en sortant de l'Europe, l'Afrique n'était pas la destination de ces navigateurs qui cherchaient un raccourci pour atteindre les Indes Orientales. C'est donc par erreur qu'ils se sont retrouvés sur l'île de Bioko, dans l'actuelle Guinée Équatoriale. Comme l'indique S. D. Teulade (2009):

Les navigateurs portugais suivaient alors les côtes de l'Afrique toujours plus au sud en établissant sur les fameux portulans pour essayer d'atteindre les Indes par la mer. Ils souhaitaient ainsi contourner les Mamelouks d'Égypte, itinéraires obligés pour rejoindre la Méditerranée et la mer rouge, et par la même occasion supplanter les cités italiennes dans l'approvisionnement de l'Europe. L'arrivée à Bioko est une déception pour les portugais (p. 16).

La découverte des nombreuses richesses insoupçonnées dont regorge le continent et le rôle que peut jouer l'Afrique dans l'économie de leurs pays respectifs, ont amené ces Occidentaux à reconstruire leur politique envers le continent. Ainsi, la volonté d'atteindre les Indes va se muer en une idée de colonisation. En effet, la colonisation, forme achevée de l'impérialisme visait d'une part la recherche des zones pourvoyeuses de matières premières et d'autre part la recherche de débouchés pour la commercialisation des produits fabriqués dans les usines européennes et américaines. C'est ce que dit E. J Stiglitz (2003) :

Seuls les arguments recevables portaient sur notre avantage économique immédiat, c'était une sorte de philosophie manifeste qui ne connaissait qu'un seul mérite, ouvrir de nombreux marchés aux produits américains. Nous nous sommes concentrés sur la tâche consistante à aider les États-Unis. Même si elle conduisait à appauvrir, ce qui était souvent le cas. Assurer aux pays occidentaux la capacité de pomper les ressources africaines nous a paru plus important que contribuer au bien-être à long terme de l'Afrique (p. 104)

Cette visée économique s'accompagne inévitablement de la volonté de prestige et d'hégémonie par l'annexion de vastes territoires afin d'exploiter tout ce qu'ils renferment (hommes, sols et sous-sols). En Guinée Équatoriale, tout comme dans les autres contrées de l'Afrique, les Européens ont bouleversé les cultures des autochtones. Ils ont ainsi déstructuré, dérèglé et désorienté les peuples et leurs systèmes d'organisation sociale et politique. Pour la plupart des Africains, l'action des Occidentaux sur le continent a porté de graves atteintes aux valeurs traditionnelles. Cette action peut être considérée comme un crime contre l'humanité. Dans son discours prononcé le 26 juillet 2007 à l'université de Dakar, monsieur Nicolas Sarkozy, président français d'alors, reconnaît tous les torts que les Européens ont causé aux Africains:

Je ne suis pas venu nier les fautes ni les crimes car il y a eu des fautes et il y a eu des crimes [...]. Et ce crime ne fut pas seulement un crime contre les Africains, ce fut un crime contre l'homme, ce fut un crime contre l'humanité toute entière [...] . Il est vrai jadis, les Européens sont venu en Afrique en conquérants. Ils ont pris la terre de vos ancêtres. Ils ont banni les dieux, les langues, les croyances, les coutumes de vos pères. Ils ont dit à vos pères ce qu'ils devaient penser, ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient faire. Ils ont coupé vos pères de leurs passés, ils leur ont arraché leur âme et leurs racines².

² SARKOZY Nicolas, 2006 : Allocution prononcée le 26 juillet 2007 à l'université de Dakar. www.lemonde.fr/afrique/article/2007/11/09/le-discours-de-dakar_976786_3212.html (02-07-2019)

Les dommages de la colonisation sur la vie des peuples traditionnels sont innombrables à divers niveaux. Ce discours du président français, ressuscite à la mémoire collective des Africains trois faits majeurs des Européens qui ont fortement éprouvé le mode de vie des autochtones. Ce sont: la traite des Noirs, la délimitation des pays africains et la colonisation proprement dite. À ce niveau, il convient de préciser que ces Européens qui débarquaient sur les côtes africaines ont trouvé plusieurs peuples culturellement différents les uns des autres. Sur le territoire de l'actuelle Guinée Équatoriale, nous avons les Fang, les Bubi, les Ndowè, les Basseké, les Benga, les Fernadins pour ne citer que ceux-là. Quoique divers et variés, ces peuples avaient en commun le tribalisme qui était essentiellement caractérisé, à l'intérieur de chaque groupe social, par la cohésion, l'harmonie, la tolérance, la confiance et le partage, même si quelques distorsions bénignes entre individus ne sont pas à ignorer.

La présence des Occidentaux sur le continent marque le début d'une ère nouvelle, notamment caractérisée par de profonds bouleversements. En effet, dès le XVe siècle, tous les Européens présents sur les côtes de l'actuelle Guinée Équatoriale, comme ailleurs sur le continent, pratiquaient la traite des Noirs. Le trafic d'esclaves avec la chasse à l'homme a créé un climat d'insécurité et de troubles à l'ordre établi.

Toute société politique tribale ou nationale, s'est toujours posée en s'opposant à d'autres. La protection et la survie du groupe tribal ou national, s'exprime par la défense contre les ennemis extérieurs, et cette défense s'assure principalement à travers la lutte armée contre ces ennemis (Cf, L. Sylla 1977, p. 52)

La traite négrière, cette pratique inhumaine et déshumanisante à laquelle s'adonnaient les Européens, a fait d'eux des ennemis des autochtones. C'est ainsi que les Fang, les Bubi et certains Ndowè entrent en guerre ouverte contre les Européens. Cette situation de guerre crée inévitablement une situation inhabituelle. Les razzias des chasseurs d'esclaves obligaient certains peuples côtiers à fuir à l'intérieur du continent pour tenter de se mettre à l'abri des chasseurs d'hommes. Dans cette atmosphère délétère, l'ordre et l'autorité des chefs traditionnels s'estompent, les normes et les structures sociétales subissent un dérèglement dû à la situation de guerre. C'est ce que dit L. Sylla (1977):

Avec l'esclavagisme colonial, et la traite des Noirs, la chasse à l'homme devient la règle, ou plus exactement l'absence de règle, c'est-à-dire l'anarchie. À l'ordre politique, à la cohésion sociale, à la concorde et la solidarité tribale, à la paix et à la guerre ordonnée, se substituaient le désordre politique, la chute des empires et des royaumes, la désorganisation totale et le chaos social, la guerre désordonnée indéterminée et confuse (p. 45)

L'ordre habituel est donc perturbé par un climat d'insécurité, caractérisé par la méfiance, la défiance et la haine des uns envers les autres. Cette situation devient encore plus intenable quand les Occidentaux utilisent certains peuples côtiers contre ceux de l'intérieur du continent. Comme l'indique Max Liniger-Goumaz (1983): «Les marchands utilisaient les Ndowè, en particulier les Benga de Corisco, comme midmen, c'est-à-dire comme des colporteurs vers l'intérieur. Ces intermédiaires pratiquaient le commerce des esclaves» (p. 26).

Bien que certains peuples n'aient pas forcément de bons rapports avant l'arrivée des Européens, la politique du troisième homme que pratiquaient les Européens a dégradé les rapports entre peuples. Cette politique de *diviser pour mieux régner* réussissait tristement bien aux occidentaux. L'agression et l'agressivité de la politique impérialiste à l'égard des Noirs a mué le tribalisme traditionnel, caractérisé par la paix en un tribalisme virulent et agressif. Cette métamorphose est imputable à la chienlit qu'ont créée les Occidentaux dans presque toutes les contrées africaines.

La délimitation des frontières a eu pour conséquences l'éclatement de groupes sociaux répartis entre pays différents. Les Fang qui constituaient autrefois une entité linguistique et sociale homogène sont désormais répartis entre plusieurs pays comme la Guinée Équatoriale, le Gabon, le Cameroun, le Sao Tomé et Principe et la République Démocratique du Congo. Avec cette nouvelle configuration, les structures politiques qui régissaient cette communauté unique sont désormais limitées par les nouvelles

frontières. Des personnes d'une même famille sont devenues des citoyens de pays différents, placées donc respectivement sous l'autorité de l'administration coloniale à charge de celui-ci. Le chef de famille voit l'étendue de son autorité limitée par les nouvelles frontières.

Au-delà du traçage des frontières, la colonisation a eu des conséquences traumatisantes. La quasi-totalité des peuples de la Guinée Équatoriale ont en commun quelques aspects de la religion et de la spiritualité. Ce sont des peuples qui croient en un Dieu unique. Cependant, les voies empruntées pour accéder à ce Dieu sont parfois différentes. Dans chacune de ces sociétés, il existe de nombreuses associations secrètes hiérarchisées dans lesquelles opèrent des esprits, des forces et des énergies. Ces forces sont responsables de la protection, de la prospérité, de la fécondité et de bien d'autres aspects de la vie de ces peuples. Il existe de ce fait, deux mondes ; le monde visible et le monde invisible. Dans le rapport entre ces deux mondes, il arrive parfois que l'invisible commande le visible, ou parfois les deux s'influencent mutuellement.

Certains peuples comme les Fang ne parlent pas directement au Dieu suprême, qui est au-dessus de tout et à qui appartient toute la créature. Ils passent par l'intermédiaire des sacrifices et d'autres cérémonies. M. Liniger-Goumaz (1988) le précise en ces termes : «Les fang pratiquent le culte des ancêtres, des génies de la terre et de l'eau. Toutes ces forces qui dominent la vie de l'homme imposent des sacrifices et de cérémonies de caractères magiques [...] par les cérémonies du *ngui* [³], les fang cherchent à connaître les causes de la mort» (p. 201)

Les Fang considèrent que leurs ancêtres se trouvent dans le monde invisible, c'est-à-dire la sphère intermédiaire qui se situe entre le monde visible et la sphère suprême. Compte tenu de ces différentes considérations, des Fang portent des amulettes qui, selon eux, sont chargées d'énergies qui les protègent de tout mal. C'est ce que dit J. B. Boleká (2003) : <<Su vida religiosa se concreta en dos realidades: en primer lugar, practican rituales tradicionales que los europeos denominan fetichistas; esto hace que los Fang lleven siempre amuletos y demás abalorios con objeto de ahuyentar a los malos espíritus [...]>>⁴ (p. 26)

D'autres, par contre, s'adressent à Dieu par le biais des crânes de leurs ancêtres, parfois conservés dans leurs maisons, comme le dit M. Liniger-Goumaz (1980) :

Les Fang croient en un dieu unique, *Nsama ye Mebaga Nkomo Bot*; toutefois, ils ne lui adressent pas directement des prières, mais passent par des intermédiaires, ne voulant pas le déranger, par crainte et par respect. D'où les prières adressées aux ancêtres de qualité ; d'où aussi l'idée de conserver la tête d'un homme célèbre décédé, et d'exposer le crâne afin de lui demander des choses dont le peuple a besoin (p. 202).

Plusieurs peuples africains, même s'ils ne conservent plus les crânes de leurs ancêtres, continuent de considérer que ceux qui sont morts ne sont pas partis mais demeurent dans l'invisible d'où ils continuent d'avoir des regards sur leurs proches.

À leur arrivée, les Européens ont appelé fétichisme, tous les cultes et les pratiques religieuses des autochtones. Ils les considèrent comme des cultes au diable. Les Espagnols qui avaient alors la charge de coloniser cette région introduisent le catholicisme comme la religion capable de délivrer tous ceux qui s'adonnent à de telles pratiques, de l'emprise du diable et de les conduire au paradis. Parfois, sous le prétexte de la finalité salvatrice de la religion catholique, les Espagnols l'imposent à certains peuples. J.B. Boleká (2003) révèle le cas des Bubi en ces termes :

³ Le *ngui* est une autre société secrète qui lutte contre la sorcellerie et le monde des ténèbres ayant des effets nuisibles sur la vie des populations. C'est une autre forme de sorcellerie (légale, positive) qui ne nuit pas mais empêche la sorcellerie destructive.

⁴ Leur vie religieuse se concrétise en deux réalités : en premier lieu, ils pratiquent des rituels traditionnels que les Européens ont appelé fétichisme, cela fait que les Fang portent toujours des amulettes et autres perles avec pour objectif de repousser les mauvais esprits (...). (Notre traduction)

A los bubis, se les impuso la obligación de casarse canónicamente por la iglesia y ser practicantes católicos si querían gozar de las ventajas de la colonización, tales como trabajar en la administración, estudiar en la única escuela superior indígena, disponer de algunas parcelas de tierra para el cultivo del cacao etc.⁵ (p. 82).

De cette façon, les Bubi sont astreints, par les colons espagnols, à adopter, de force, la religion catholique. Dans la mesure où la pratique religieuse est devenue une imposition, les Bubi ne cherchent plus en elle le moyen du salut de leurs âmes, comme promis, mais celui de la survie de leurs corps. Dans ce même contexte, d'autres peuples se sont vus interdire leur religion traditionnelle, pour adopter le catholicisme. Imposer une croyance nouvelle et une nouvelle vie religieuse à un peuple ne peut qu'aboutir à son traumatisme culturel et religieux.

Cette politique espagnole impose, évidemment, aux autochtones une autre façon de penser, d'être, de vivre et de concevoir le monde, bien différente de la leur. Ce processus de déculturation ne peut qu'avoir des effets traumatisants sur ces peuples. Car cette nouvelle ère est marquée par de nombreux bouleversements chez des peuples qui perdent leurs repères au point où certains parmi ceux-ci deviennent parfois des renégats.

La langue étant le vecteur de la culture, en plus de la religion, les Espagnols enseignent aux autochtones la langue espagnole pour en devenir celle de tous ces peuples, de tous ces peuples pris au piège de la délimitation du continent. La colonisation a culturellement déformé, et transformé des peuples de Guinée Équatoriale, de sorte qu'ils sont aujourd'hui à la recherche de repères culturels. Le déséquilibre culturel et le traumatisme causés par le système colonial se trouvent généralement à l'origine de certains comportements déviationnistes dans les sociétés modernes.

3. La forme reconstituée du tribalisme après l'indépendance de la Guinée Équatoriale

Le tribalisme actuel en Guinée Équatoriale n'est pas ex-nihilo. Il est l'émanation du tribalisme traditionnel, qui a subi un dérèglement pendant la difficile période de la colonisation espagnole. En effet, le tribalisme traditionnel était le mode d'organisation sociopolitique et économique commun à plusieurs peuples africains précoloniaux. Certes, avant la colonisation, le tribalisme, comme mode d'organisation sociale et politique n'a pas fait du continent un «paradis terrestre». Cependant, comparativement aux sociétés postindépendance, le tribalisme traditionnel a contribué, dans une certaine mesure à l'humanisation des peuples et à la stabilité intérieure des sociétés traditionnelles.

Pendant la colonisation, les Espagnols (tout comme les autres puissances l'ont fait ailleurs) imposent à tous ces peuples qui se trouvent sur le nouveau territoire de la Guinée Équatoriale, une nouvelle épistémè. Pris dans le sens du savoir ou de la connaissance, les Espagnols présentent ce nouvel épistémè comme un objet de savoir transcendental, à savoir et à avoir en vue de *l'humanisation* de l'homme Noir. Pour y arriver, ils mettent en place un processus qui consiste à modifier la sensibilité et le comportement dans le sens de la civilisation espagnole. Comme la langue est le vecteur de toute culture, les Espagnols enseignent leur langue aux autochtones en plus de la religion catholique qui leur a été imposée. Ce système a provoqué une subordination aux Espagnols, non seulement de l'homme mais aussi et surtout de la pensée et du savoir des Équato-guinéens. Car à partir de cette époque, la pensée des autochtones est opprimée et contenue dans la pensée des Espagnols. L'autonomie et l'authenticité de tous ces peuples divers (Fang, Bubi, Ndowé etc.) n'existent plus. On pense à l'intérieur d'une pensée anonyme et contraignante qui est celle d'une époque et d'un langage. Cette pensée et ce langage ont leur loi de transformation. (Cf. J. Patrick, 2015, p. 4).

⁵ On imposa aux Bubi, l'obligation de se marier canoniquement à l'église catholique et d'être pratiquants catholique s'ils voudraient bénéficier des avantages de la colonisation, comme travailler dans l'administration, étudier à l'école supérieure indigène, avoir quelques parcelles de terre pour la culture du cacao. (Notre traduction)

Ce processus de transformation culturel et structurel ne traduit pas la discontinuité des valeurs culturelles de ces peuples pris au piège de la colonisation. Pendant la période d'hispanisation, de la Guinée Équatoriale, le tribalisme était en hibernation. Ce serait une erreur de déduire que ce silence était synonyme d'une disparition (Cf. A. Djieoulou, 2016, p. 16).

L'administration coloniale espagnole et la politique d'hispanisation ont étouffé l'expression du tribalisme, qui reste, pourtant déjà ancré en chaque Équato-guinéen. La conscience et la pensée humaine ne peuvent être prisonnières d'un état stationnaire à travers le temps. Elles évoluent et s'adaptent aux circonstances d'une époque donnée. Après ces deux périodes cruciales (précoloniale et coloniale) ayant marqué l'histoire de la Guinée Équatoriale, vient une autre époque non moins importante ; l'après indépendance.

Pendant la lutte anticoloniale, tous les peuples de la Guinée Équatoriale ont mis en commun leurs forces pour faire face au colonisateur, leur ennemi commun. C'est ce que dit Asangono Alejandro (1993) en ces termes : «Todos mostraron por igual un espíritu de civismo desde el periodo constitucional pasando por el referéndum hasta las elecciones presidenciales»⁶ (p. 125). L'indépendance de ce pays en 1968 a mis à nu l'aspect conjoncturel de cette unité. En effet, avec l'indépendance, la volonté de prééminence ethnique et certaines pratiques d'avant la colonisation vont refaire surface comme le souligne A. Djieoulou (2018) :

La période postcoloniale, attendue par tous les équato-guinéens comme une période faste va très rapidement virer à un cauchemar insoupçonné. En effet, certains comportements traditionnels comme la solidarité tribale, l'ethnocentrisme, le repli tribal et l'exclusion ou le rejet des autres trouvent en l'avènement de l'indépendance l'occasion de se refaire jour. (p. 205)

L'indépendance du pays sonne le glas de la dictature coloniale. Le pays passe désormais sous la direction des natifs, chargés de présider aux destinées de leur pays. À la fin des échéances électorales⁷ chargées de péripéties, le sort a souri à Francisco Macías Nguema, à qui échoit la magistrature suprême de son pays.

Les nouvelles autorités à charge de la gestion du pays héritent de structures sociopolitiques et économiques coloniales. Pendant longtemps, le système colonial a déstructuré foncièrement l'organisation sociopolitique commune de la Guinée Équatoriale. Faut-il retourner à la politique ancienne, c'est-à-dire au tribalisme sous la forme traditionnelle ? Ou faut-il trouver l'équilibre entre la gestion traditionnelle du pouvoir et la gestion politique dit moderne ?

Le défi majeur des dirigeants de la Guinée Équatoriale reste le problème de l'ethnie. En effet, ce pays est une mosaïque culturelle compte tenu de la pluralité et de la diversité des communautés ethniques qui composent le pays. Cette réalité commune à plusieurs pays africains ne peut être niée. C'est la perception et l'acceptation de celle-ci qui peut aider à mettre en place une politique efficace de gestion du pouvoir politique dans un pays pluriethnique comme l'ancienne colonie. Sublimer cette réalité peut être un atout important pour la cohésion nationale, mais la nier peut retarder le développement d'un pays, car «En choisissant de ne pas voir la diversité culturelle, on se prive des moyens de la gérer, de limiter les problèmes qu'entraîne et d'exploiter les avantages qu'elle offre». O. M. Fouada (2004, p. 3).

La gestion de la diversité culturelle relève plus des tenants du pouvoir politique que la volonté des peuples de vivre ensemble. C'est une question bien plus préoccupante dont dépend la stabilité des pays africains

⁶ Ils montrèrent tous le même esprit de civisme depuis la période constitutionnelle, en passant par le référendum jusqu'aux élections présidentielles. Notre traduction

⁷ Les premières élections générales, marquant la fin de la longue période coloniale ont été organisées le 21 août 1968. Il y avait en lice quatre candidats. Ce sont : Bonifacio Ondo Edú (MUNGE), Ndongo Miyone (MONALIGE), Bossio Dioco (UNIÓN BUBI) et Francisco Macías Nguema (SECRETAARIO CONJUNTO). Au premier tour, aucun des quatre candidats n'a pu arracher la majorité absolue. Il est alors organisé un second tour entre les deux meilleurs premiers (Bonifacio Ondo Edú et Macías Nguema). A la fin de ce parcours électoral, c'est Francisco Macías Nguema qui est élu président de la République.

en proie à des guerres intertribales et interethniques. De toutes les crises et des conflits intertribaux et interethniques qui secouent le continent africain en ce XXI^e siècle, l'État est généralement vu comme porteur de l'entièvre responsabilité. Cela arrive parce que certains chefs d'État, encore adossés à la politique tribale, continuent de soumettre l'État aux pires caprices de l'ethnie. Les décennies de dictature de l'administration coloniale espagnole n'ont vraiment pu ébranler la vie culturelle précoloniale.

La culture qui porte en elle les manières de penser, d'agir, de sentir de concevoir le monde et de l'appréhender est ainsi transmise de génération en génération. Ainsi au cours de son éducation et donc de sa socialisation, l'individu s'intériorise les valeurs et les pratiques culturelles de son groupe ethnique ou de sa communauté tribale. Par la transmission, les principes, les normes et tout ce que possède une communauté tribale sont inculqués à chaque membre de la communauté. Les tenants du pouvoir politique ont du mal à dissocier la gestion politique de l'État de la gestion tribale traditionnelle. Cela, parce qu'à l'origine tout se concevait à l'intérieur du groupe tribal. Il y a donc transposition du mode de vie traditionnel dans la société dite moderne imposée par la colonisation.

En Guinée Équatoriale, l'accession au pouvoir de Francisco Macías Nguema est aussi l'accession du groupe tribal Fang. C'est précisément à partir du coup d'État manqué du 05 mars 1969, que la politique tribale apparaît au grand jour au sommet de l'État. En effet, après ce putsch manqué, il s'en suit d'abord une forte répression contre ses auteurs présumés avant de se muer en une politique tribale généralisée. L'auteur présumé du putsch, Atanasio Ndongo Miyone, était ministre des affaires étrangères dans le premier gouvernement. À partir de cet événement, le président retire sa confiance qu'il plaçait en ses collaborateurs. Le signe extérieur d'une méfiance intérieure est la formation d'un nouveau gouvernement en 1971 dans lequel le président concentre entre ses mains, les pouvoirs-clés, comme le disent Mariano de Castro et Donato Ndongo (1998): «*Desde mayo 1971, el presidente Macías asumió el conjunto de los poderes ejecutivo, legislativo y judicial así como las prerrogativas del consejo de la Republica*»⁸ (p. 220).

À partir de ce moment, il exclut de la gestion du pouvoir politique, les autres groupes ethniques pour ne se replier que sur son clan esangui. Plutôt que d'accepter la diversité et d'en faire un atout de la Guinée Équatoriale, le président fait plutôt la part belle au tribalisme. Il vient ainsi de rompre l'élan patriotique qu'ont démontré tous ces peuples au cours de la lutte anticoloniale. Il aurait plutôt fallu mettre en place un mécanisme visant à garantir à tous les peuples, sans exception, la justice, l'égalité et l'équité, qui donnent à chacun l'égalité de chance de réussir au départ et faire de l'État un bien commun à tous.

Au-delà de ces comportements à caractère tribal, le régime va encore plus loin en verrouillant même les voies d'accès au pouvoir d'État. Pour éviter toutes compétitions électorales au cours desquelles il pourrait perdre le pouvoir, il interdit le multipartisme et instaure le parti unique. J.B Boleká (2003) le dit en ces termes: «[...] *Abolió todos los partidos políticos y fundió su partido único nacional el 07 de julio de 1970*»⁹ (p. 128). Cette politique ne vise que la gestion du pouvoir comme une tribu dans laquelle le chef est admis comme tel et ne doit faire l'objet d'aucune contestation ni de remplacement par la voie de compétition.

Dans ces circonstances, le président fonde son pouvoir sur sa tribu et fait du parti unique un parti d'État. Aujourd'hui, sous le régime du président Obiang Nguema, malgré le multipartisme, d'autres opposants politiques sont toujours contraints à l'exil. Le tribalisme d'autrefois s'est mué en une idéologie qui se traduit par la confiscation du pouvoir doublée d'un règne sans partage. Il devient de ce fait, le moyen de conquête et de confiscation du pouvoir politique.

Les formes de tribalisme (offensif et défensif) qui ont existé avant la période coloniale réapparaissent aujourd'hui sous d'autres formes évoluées et modernisées.

⁸Depuis mai 1971, le président Macías assuma l'ensemble des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire ainsi que les prérogatives du conseil de la République. **Notre Traduction**

⁹ Il abolit tous les partis politiques et fonda son parti unique national le 07 juillet 1970. **Notre Traduction**

Conclusion

Cet article vise à expliquer, les manifestations du tribalisme dans la société équato-guinéenne actuelle. Cette étude nous a permis de comprendre les différentes phases d'évolution de ce phénomène avant d'atteindre sa forme actuelle. En effet, avant la colonisation, le tribalisme était le mode de vie et d'organisation sociopolitique des sociétés traditionnelles. À cet effet, il était le fondement de la stabilité et l'harmonie dans ces sociétés. Même si des guerres de conquête s'expliquent par le tribalisme, il est tout de même l'expression des valeurs culturelles propres à chaque société, donc la vie de celles-ci.

La présence occidentale sur le continent a entraîné le bouleversement des sociétés traditionnelles et la désorientation des peuples. L'existence des peuples et ce qu'ils ont de vital, leurs cultures vont subir des bouleversements par l'imposition de la culture étrangère. De cette situation émaillée de violence, l'Équato-guinéen va tout de même acquérir son indépendance.

À partir de l'indépendance, le tribalisme va se muer en une idéologie visant la consolidation et la confiscation le pouvoir politique.

Bibliographie

- ASANGONO EVUNA Oworo Alejandro, 1993, *El proceso Democrático de Guinea Ecuatorial*, Madrid: CEIBA.
- BINET Jacques, 1983. «Nature et limites de la famille en Afrique Noire», [\(25/05/2019\)](http://horizon.Document.Ird.fr)
- BOLEKIA Boleká Justo, 2003, *Aproximación a la historia de Guinea Ecuatorial*. Salamanca, Amaru Ediciones.
- BRUNSCHWIG Heni, 1993, *Le partage de l'Afrique Noire*. Paris: Flammarion.
- CASTRO De Mariano, Donato Ndongo, 1998, *España en guinea, construcción del desencuentro*. Toledo: Ediciones Sequitur.
- DIARRAH Anguibou, 2013, *Délimitation et démarcation des frontières en Afrique, considérations générales et études de cas*. Addis Abeba: Commission de l'Union Africaine, Département Paix et Sécurité.
- DJIEOULOU Appolos, 2016, «L'hybridisme culturel et politique, source de la violence politique en Guinée Équatoriale», *Revue de la Littérature et d'Esthétique Négro-Africaines*. Abidjan, ILENA, p. 152-162.
- DJIEOULOU Appolos, 2018, *Le tribalisme, un des facteurs du sous-développement de la Guinée Équatoriale*. (Thèse de doctorat en études Ibériques et Latino-américaines) Abidjan: Université Félix Houphouët Boigny.
- FOUDA Ongodo Maurice. 2004. *Le management face à l'environnement socioculturel*. Université de Yaoundé II, Colloque Beyrouth, 28 et 29 octobre.
- KONE Amadou, 2002, *Le Respect des morts*, Paris, Hatier.
- LINIGER-GOUMAZ Max, 1980, *La Guinée Équatoriale un pays méconnu*, Paris, L'Harmattan.
- LINIGER-GOUMAZ Max, 1988, *Brève histoire de la Guinée Équatoriale*, Paris, L'Harmattan.
- MINKALA Pierre Rhaudel, 2009, «Petite phénoménologie du tribalisme», *ECOVOX N°41 Janvier-Juin 2009*, [\(08.04.2019\)](http://www.cipcre.org/ecovox/eco41/page/repère_petite_phénoménologie_du_tribalisme.html).
- PALE Miré Germain, 2014, *L'impact du pétrole sur la société équato-guinéenne*. (Thèses de doctorat en études Ibériques et Latino-américaines). Abidjan : Université Félix Houphouët-Boigny.
- SARKOZY Nicolas, 2006, Discours prononcé le 26 juillet 2007 à l'université de Dakar. sur le site: [\(02.07.2019\)](http://www.lemonde.fr/afrique/article/2007/11/09/le-discours-de-dakar_976786_3212)
- STIGLITZ Joseph Eugène, 2003, *Quand le capitalisme perd la tête*, Paris, Edition Fayard.
- SYLLA Laciné, 1977, *Tribalisme et parti unique en Afrique Noire*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- TEULADE Donates Samuel, 2009, *Malabo, Guinée Équatoriale, le nouvel eldorado pétrolier de l'Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- ZORO Loua Hyacinthe, 2015, «Les alliances interethniques en Afrique de l'Ouest, Nouvelles Stratégies de réconciliation» Volume 23, Numéro 2, p.185–201. [\(12.05.2019\)](http://www.erudit.org/fr/revues/theologi/2015-v23-n2-theologi03341/1042749ar/)